



Figures et énigme de la pauvreté

Par Berthoud A, Languène B. et mardellat P., Septentrion, 2009

Par ces temps dits de crise économique, la question de la pauvreté est plus que jamais d'actualité. Ce jeu d'esprit auquel le lecteur est invité à participer n'est pas aisé. Il s'agit d'appréhender la pauvreté. La démarche du collectif s'apparente à un vrai travail d'investigation : découvrir l'identité de la pauvreté. La complexité du phénomène exige une approche multidimensionnelle de la question.

Les premiers chapitres de l'ouvrage plantent le décor en dressant un état des lieux des divers outils d'observations du phénomène. Savoirs scientifiques, savoirs institutionnels, savoirs associatifs, savoirs indigènes sont réquisitionnés. Le lecteur se rend vite compte qu'il est difficile de mesurer la pauvreté. Certains outils se révèlent insuffisants. L'étude nécessite une démarche à grande échelle. Les seules dimensions monétaires ne suffisent pas à lui « donner un visage ». Les dimensions sociales et spatiales sont de mises : conditions de vie, patrimoines, conditions d'accès aux droits fondamentaux, etc. Les trajectoires qui mènent à la pauvreté restent encore méconnues. L'approche historique proposée par le collectif fait apparaître une difficulté à la nommer tant elle renvoie à une diversité de situations. Dans l'histoire, souvent associée à la souffrance, au manque, à la perte, la pauvreté a une connotation péjorative. Le collectif, au chapitre V pousse plus loin la réflexion : « Le pauvre c'est l'autre moi-même ». La référence aux travaux de G. Simmel et de P. Sassen pose ainsi la pauvreté comme construction sociale. La notion d'assistance évoquée est participante d'une certaine cohésion sociale.

Le détour au romanesque avec « les choses » de PEREC et « Parking » de BON n'est pas inintéressant. La démarche peut paraître surprenante pour un travail qui se veut scientifique et rationnel. Pour le collectif, la pauvreté implique une part de subjectivité : son vécu. La lecture de l'ouvrage s'apparente à un « casse-tête ». Le collectif avait annoncé la couleur dans le titre. Aucune piste n'est écartée : l'approche keynésienne par les mathématiques pose la pauvreté comme résultante d'une société d'abondance. La conclusion de celle-ci est étonnante : Réduire la pauvreté revient paradoxalement à s'enrichir davantage. Ce passage au peigne fin amène également le collectif à placer leur loupe sur les textes anciens. Pour le religieux, la pauvreté est une maladie qu'il faut éradiquer. C'est à une éthique de fraternité et de solidarité à laquelle nous sommes invités à réfléchir.

Les derniers chapitres interpellent le lecteur à partir des réflexions arendtienne et hobbesienne. Pour la première, la pauvreté déshumanise et place l'homme sous l'autorité de la nécessité vitale. La pauvreté « habite » tout un chacun. La seconde replace le concept de pauvreté dans un contexte politique. Elle se définit comme « vie nue ». L'homo oeconomicus, de la pensée économique néolibérale veut fuir sa condition primaire. Il espère accéder à la richesse par l'activité rationnelle de production. De cette quête émerge l'entité : Etat. Le rationalisme politico-économique caractéristique de la modernité vise à éradiquer la pauvreté. Cet objectif n'est pas sans poser la crainte d'un état totalitaire assisté par l'eugénisme. Faut-il éliminer les pauvres ?

Cerner la pauvreté est un parcours énigmatique. Malgré la croissance économique et les progrès scientifiques, la pauvreté perdure. Elle réapparaît sous d'autres formes et s'expose comme une problématique sans solution. Telle une maladie incurable, elle interroge et interpelle notre « corps social ». L'ouvrage est passionnant, la méthodologie rigoureuse et les références sont de qualité. Les réflexions portées par l'ouvrage valent sa lecture attentive. Je le recommande donc aux professionnels du champ du social.